Document generated on 08/09/2025 1:27 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Patrice Lessard, François Désalliers, Maxime Houde

Normand Cazelais

Number 160, Winter 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82006ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cazelais, N. (2015). Review of [Patrice Lessard, François Désalliers, Maxime Houde]. *Lettres québécoises*, (160), 30–31.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par NORMAND CAZELAIS

☆☆☆½

PATRICE LESSARD
Excellence Poulet
Montréal, Héliotrope, coll. « Noir », 2015, 240 p., 14,99 $.

Le destin ?

Un homme est trouvé assassiné dans une ruelle « dégueulasse » sous les déchets d'une benne à ordures. Pourquoi l'a-t-on tué ? Les motards y seraient mêlés ? La police semble tourner en rond. De fil en aiguille, Gil Papillon met son nez dans l'affaire.

Après avoir passé une vingtaine d'années au Portugal, Gil Papillon, qui a été détective privé « dans une autre vie, son ancienne vie, dans un autre monde », est revenu s'installer dans Rosemont. Il est « rentré chez lui qui n'est plus chez lui » et vit, rue Beaubien, entre Drolet et Saint-Denis, dans un deux-pièces et demie anonyme. Pour gagner sa croûte, cet homme apparemment sans passé, sans désir manifeste de vivre plus confortablement, travaille dans un *pawn shop* où il voit défiler la misère humaine.

Trois, quatre fois par semaine, il mange à la rôtisserie *Excellence Poulet*, tenue par le Gros Bill qui embauche des repris de justice, une façon à lui de contribuer à l'amélioration de la société. Le meurtre a eu lieu derrière ce restaurant. Un des employés, Zoreille, homme à tout faire, peu gâté par la vie, qui a eu ses écarts avec la loi, est vite soupçonné par la police. Il n'a pas d'alibi, il est le coupable tout désigné.

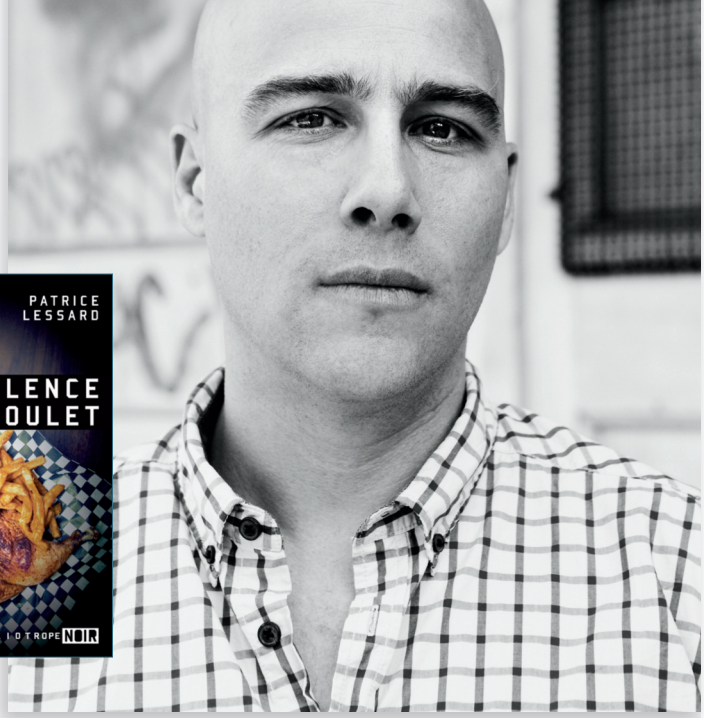
Avec un vieux routier de l'information employé de l'hebdo du quartier, Papillon mène, intrigué, une enquête parallèle et discrète. Qui a pu tuer Luc Touchette, propriétaire de la garderie *Les Frimousses au chocolat*, client fidèle du *Salon Spa Aphrodite*, qui loge à côté ? Comme s'écrie une éducatrice, « Y as-tu une autre place que Montréal où ça se peut de mettre une garderie à côté d'un salon de massage érotique ? »

D'une question à l'autre, Papillon va à la garderie, chez celle qui a découvert le cadavre, au bordel déguisé en salon de massage, au bar *Miami Vice*, au *Broue Pub Brouhaha* et, bien sûr, à la rôtisserie. Il devine la réalité, mais comment amasser les preuves nécessaires ? Lui qui n'est qu'un « détective privé même pas accrédité »…

Les pages sont teintées d'un humour corrosif, d'une fausse forme de détachement. La situation est décrite — souvent sans transition — à travers la vision de divers personnages, en des termes collés à la langue parlée. Les dialogues sont incorporés aux paragraphes, dans un flux continu. L'attention du lecteur est constamment sollicitée.

Avez-vous lu *He Who Hesitates* (*Entre deux chaises*, en version française) d'Ed McBain ? Les deux histoires ne se ressemblent pas, le traitement et la structure sont fort différents. Mais dans ces deux polars s'imprime un même constat clinique devant l'implacabilité du destin. Les deux se ferment sur une fin plausible, quelque peu surprenante sans être illogique.

Patrice Lessard n'est pas McBain, mais d'une certaine façon son univers lui ressemble.



PATRICE LESSARD

☆☆☆

FRANÇOIS DÉSALLIERS
Asphalte City
Montréal, Druide, coll. « Reliefs », 2015, 288 p., 22,95 $.

Une fable

À Asphalte City, des automobilistes écrasent volontairement des piétons, ce qui leur vaut des récompenses en argent, gracieuseté de l'ADAF. Claude Beausoleil, dont la fille a été grièvement blessée par un chauffard, décide que c'est assez.

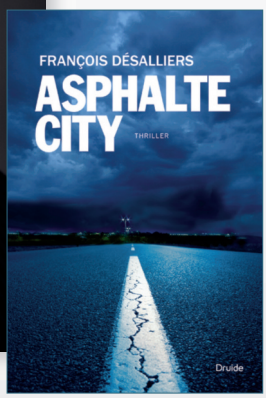
Ce polar, présenté comme un thriller, satirique à l'occasion, est plutôt une fable. L'important, c'est l'image — non la réalité — et la leçon qui en découle. Qu'on en juge : un puissant industriel dénommé Kellerman — on se croirait en pleine commission Charbonneau — veut implanter à Asphalte City et ensuite dans plusieurs autres villes des passerelles pour piétons au-dessus des rues. Des millions de dollars sont à la clé. Il tient dans sa poigne politiciens et journalistes, toutes les personnes qui peuvent servir ses desseins.

Il ne s'affiche pas à l'avant-scène ; il tire les ficelles (de gros cordages en fait), laissant Robert Hollister, son homme de confiance et pur bandit de son état, faire le — sanglant — travail. À une assemblée secrète de l'ADAF (Association des automobilistes furieux), ce dernier s'écrie devant des participants galvanisés :

> *On s'est moqué de nous trop longtemps. Nous ne pouvons plus faire de vitesse, cheveux au vent. Nous sommes constamment arrêtés par des piétons et des cyclistes qui ne cessent de nous ralentir. Ils vivent encore à l'âge de pierre. Ils n'ont aucun respect pour le progrès, ils ne nous respectent pas. Nous avons progressé, mais il ne faut pas s'arrêter en chemin. C'est pourquoi il faut doubler la mise.* (p. 216)

La mise ? Sur une feuille plastifiée distribuée aux possibles adhérents, l'ADAF promet, par exemple, de payer 500 $ à qui blessera grièvement un piéton, 5 000 $ à qui tuera un cycliste… En trois semaines, il y a déjà

FRANÇOIS DÉSALLIERS



eu trente-sept morts. Des piétons et des cyclistes se sont regroupés en une association ; certains s'attaquent physiquement aux automobilistes, aux policiers (accusés de ne rien faire) et à leurs voitures. Le chaos social n'est pas loin.

C'est dans ce contexte que le facteur Beausoleil se démène, perturbé par la condition de sa fille pendant de longs jours dans le coma. Son copain Martin, un colosse qui a été lanceur de poids, et d'autres amis le secondent dans ses efforts. Du côté de la police, l'enquête est menée par un policier aveugle et une collègue « gouine ». Une fable…

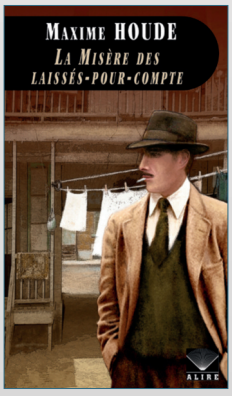
Çà et là, on fait la lecture de poèmes de Jacques Brault et de Rimbaud, de textes de Camus et de Marguerite Yourcenar. Un chauffeur de taxi lit *Crime et châtiment* de Dostoïevski. L'écriture d'*Asphalte City* est efficace, l'intérêt ne se dément pas. Les nombreuses invraisemblances, les actes de foi demandés aux lecteurs et la fin moralisatrice attestent bien que c'est une fable.

☆☆☆

MAXIME HOUDE
La misère des laissés-pour-compte
Québec, Alire, coll. « GF », 2015, 274 p., 24,95 $.

Manipulations

Autour de minuit, le détective Stan Coveleski reçoit un appel de l'un de ses indics : deux types veulent sa peau. Sur place, nulle trace du gars ; il le retrouvera plus tard à la morgue. Entre-temps, une autre enquête, commandée par un riche architecte, lui fera recroiser les malfrats à la recherche de la « marchandise » dérobée par l'indic.



L'intrigue s'inscrit dans le Montréal des années quarante, celui du Red Light, du Goose Village. Qui se souvient de Goose Village, quartier défavorisé disparu dans le sillage de l'autoroute Bonaventure ? Les forces policières d'alors, avant le grand nettoyage de Pax Plante et de Jean Drapeau, avaient la morale assez élastique et des méthodes pour le moins musclées. D'ailleurs Coveleski recevra quelques raclées, tant de policiers que d'officiels mauvais garçons. Cet homme est doté d'une constitution plutôt solide : n'importe quel joueur de hockey ou de football serait mis sur la touche pour cause de blessures corporelles et de commotions cérébrales…

Maxime Houde l'avoue tout net, son héros est dans la lignée des Sam Spade et Philip Marlowe, de Hammett et Chandler mémoire. On pourrait y ajouter Nestor Burma du Français Léo Malet. Coveleski est donc un privé au grand cœur, un idéaliste un peu cynique, chez qui l'appât du gain est subordonné à quelques valeurs inébranlables.

À la lecture, on pense aussi à *Chinatown*, ce film de Roman Polanski qui naviguait dans les eaux des gens bien et dans celles d'individus le plus souvent laissés pour compte. Et sacrifiés. Autre similitude : l'intrigue

MAXIME HOUDE

est plus tordue qu'elle n'y paraît à première vue. À preuve, l'architecte en question est le père de Paméla, la blonde du détective, veuve d'un médecin tué au cours d'une précédente enquête.

Coveleski a la couenne dure ; il a aussi vu neiger. Il sent qu'on essaie de le manipuler, à l'instar du détective interprété par Jack Nicholson dans *Chinatown*. Coveleski réussit à démonter la machination… aux dépens de sa vie sentimentale. Mais il y a fort à parier que la belle Paméla reviendra dans un prochain épisode.

Cela dit, il est à souhaiter que l'auteur revoie une formule qui, malgré sa richesse d'évocation, commence à montrer des signes d'essoufflement.